

René Belletto

Livre d'histoire

(extraits)

BELLETTO



P.O.L.

Extrait de la publication

Livre d'histoire

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

L'ENFER, Prix du Livre Inter 1986, Prix Femina 1986

LOIN DE LYON (Sonnets)

LA MACHINE

REMARQUES

LES GRANDES ESPÉRANCES DE CHARLES DICKENS

RÉGIS MILLE L'ÉVENTREUR

HISTOIRE D'UNE VIE (Remarques II)

VILLE DE LA PEUR

CRÉATURE

MOURIR

PETIT TRAITÉ DE LA VIE ET DE LA MORT (Remarques III)

CODA

LE REVENANT

SUR LA TERRE COMME AU CIEL

LE TEMPS MORT

HORS LA LOI

SOMME TOUTE

FILM NOIR

Chez d'autres éditeurs

LES TRÂITRES MOTS OU SEPT AVENTURES DE THOMAS NYLKAN
(Flammarion, coll. « Textes »)

Traduction

LA TRISTE FIN DU PETIT ENFANT HÛÎTRE & AUTRES HISTOIRES (The
Melancholy Death of Oyster Boy & other stories) de Tim Burton.
Traduit de l'américain (Éditions 10/18)

René Belletto

Livre d'histoire

(extraits)

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2011
ISBN : 978-2-8180-1454-7
www.pol-editeur.com

LA PETITE HISTOIRE

Malgré tout (comment faire sentir la profondeur pesante de chaque mot – *tout* – alors que l’histoire commence à peine ? On ne peut dans l’immédiat que dire ce manque profond en une parenthèse qui voudrait le combler déjà, mais dont les idées qu’elle exprime s’appliquent – se collent – aux mots eux-mêmes qui les expriment, et qu’elle enferme, ou qu’elle enfermerait – on ne pourrait alors que briser là, parenthèse ouverte, ou, refermée, la répéter à l’infini, laissant à tout jamais sans suite, ni mort ni vif, notre *malgré tout*. Oui. Par mon refus obligé de l’une et l’autre possibilité, je mets un doigt chagrin sur l’idée de littérature comme sur une savonnette humide qui sous la pression se dérobe et se perd au loin, et la trace qu’elle laisse, signe à peine visible d’une aspiration frémissante à la vie, ce serait le livre. Et c’est tout dire), malgré tout, ne pas commencer par une histoire, plus profondément ne pas gonfler de trop d’importance le commencement (ni la fin), comme il est dit (comme il est tu) à la fin (et au commencement).

Ce fut, en partie sinon en totalité, à un moment ou à un autre, sinon à un autre encore, le moins que je pusse dire.

« Certes, je vis (je suis) encore dans un appartement, mais seul, et non par les rues, traquant ou traqué, *et cætera*. »

(Se demander simplement si l'appartement est formé d'une seule pièce, ou de plusieurs, et dans ce cas si je les occupe toutes, ou bien une seule.)

Le monologue s'organiserait selon le modèle *création du monde*, mais un seul être parlerait : Dieu, Satan, cohortes célestes, petits diabolins lubriques, tous le narrateur, tiens donc. (À toute, je dis à toute fin utile. Je dis à toute fin utile, évitant à chaque instant le piège de l'éternel début : ce *tiens donc* n'est pas de ces *tiens donc* qui appuient malicieusement une forte pensée destinée à imposer silence à l'interlocuteur, mais de ces *tiens donc* qui appuient n'importe quoi n'importe comment pour fortifier je ne sais quel locuteur dans je ne sais quoi et relancer le monologue n'importe où, tiens donc.) (Ce qui se forme fond, y revenir.) Lubriques. *Pine d'ours* (insulte de lycée), *bander comme un ours*. Les souvenirs. (À mettre dans la liste des expressions *boyautantes*.) Rien qu'elle me téléphone, je bande comme un ours. Quand elle l'a quitté il a pas pu supporter, il s'est tué.

Non seulement ceci n'est pas un conte, mais c'est un document. Si des souvenirs n'y vibraient pas, si, à travers mers, champs et villes, je n'y faisais pas de merveilleux

retours vers mon enfance et ma jeunesse, je le voudrais net et sec comme un rapport ou une règle de trois.

S'organiserait selon le modèle : « Là où je suis, c'est le silence. (Littérature.) Je vis dans une chambre sur cour. (Vie.) À creuser. »

Selon le modèle : au centre pas de réponse, mais une question. Non. Pas de mystère. Le morcellement, la fragmentation. La fragmentation du secret n'est pas le renoncement hardi à l'unité ou l'unité qui reste une en se pluralisant. (Je ne suis pas musicien, je suis calligraphe.) Non, la fragmentation, c'est le secret même, cela qui n'a nul rapport avec un centre, ne supporte aucune référence originaire et que, par conséquent, la pensée, pensée du même et de l'un, ne saurait accueillir sans le fausser. Par conséquent.

À ce qu'il faut bien appeler cette absence pourrait correspondre, mais pourrait seulement : ni voyage, ni rencontre, ni rien. Quelque chose encore pourtant, menue référence à la vie pour commencer : « Certes, je suis toujours dans un appartement, à tel étage (j'ai donc dû grimper de mauvaises marches), appartement loué, ou acheté, ou forcé. En étage. Mauvaises, les marches. Le sens nous échappe, nous ne lui échappons pas.

Refaire s'il le faut tout le trajet. (Oui, ne pas fermer les guillemets, on ne sait jamais. (On ne sait jamais.) On ne sait jamais ce qui peut en sortir.)

Sur le mode burlesque, à propos de l'appartement (de la question de l'appartement). Un homme ne peut se rappeler son adresse, ou plutôt lettres et chiffres se brouillent dans sa tête et s'organisent selon une adresse différente. Il s'y rend. Arrive chez un couple avec bébé. Son absence d'étonnement. Il fait comme s'il était chez lui sans entendre les protestations du couple, assomme le chat en déplaçant une chaise puisqu'il n'a pas de chat, pisse sur le bébé puisque chez lui à l'endroit du berceau c'est les *chiottes*, se sert de la femme pour balayer et de l'homme comme d'une lourde clé pour ouvrir une prétendue porte sur un mur nu, *et cætera*.

Nos aïeux pour intéresser jadis faisaient usage de magiciens et de mauvais génies, de tous personnages fabuleux auxquels ils se croyaient permis, d'après cela, de prêter tous les vices dont ils avaient besoin pour le ressort de leurs romans. Mais, puisque, malheureusement pour l'humanité, *et cætera*, pourquoi ne pas préférer la nature à la fable ?

Les réponses aux questions pourraient servir de point de départ et seraient ensuite éliminées dans la version définitive (version définitive), ce qui contribuerait entre autres procédés à créer l'illusion (créer l'illusion) d'un au-delà du texte, selon une démarche de l'esprit que je ne parviens toujours pas à élucider.

Le secret, le symbole, le sens. Si je vis dans l'appartement, je dois aller aux provisions, donc me perdre dans les rues de la ville, ne jamais revenir peut-être. Ce n'est pas à

l'Unique que je veux échapper, c'est à sa recherche, tiens donc.
Mieux dit : ne recherche pas l'Unique, et il ne sera pas.

J'en serais bien revenu. Seul. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Pas d'histoire, bonne histoire. *Nobody, good body.* (Les mots étrangers.) Rien.

Être calme. Partir en toute humilité du ras du sol et même de sous le sol. Refaire tout le trajet s'il le faut, serait-ce pour prendre son élan. Principes de tricherie provisoire.

Seul. J'avais un chat, je l'ai mangé.

Au commencement, je me laisserais dire que règne le chaos. (Comme on se laisse vivre.) Certes, je devrais me laisser entendre que le narrateur parle de l'une ou l'autre extrémité du temps, mais ce serait une image toute provisoire. Le livre aurait été une relation primordiale de l'histoire. À titre d'exemple : un cataclysme total dévaste la création – éruptions volcaniques, raz-de-marée, tremblements de terre, les montagnes se précipitent dans la mer et la mer dans les nuages, le lait tourne, les mouches pètent le temps va changer, ah non – et je suis enseveli. Avant de périr étouffé, je grommelle des paroles qui font des bulles dans la boue. La boue se solidifie. Plus tard, l'érosion libère les paroles. (Ici, un blanc.) Je vouloys quelques motz de gueule mettre en réserve dedans de l'huile, comme l'on garde la neige et la glace, et entre du feurre bien nect. Mais P. ne le voulut, disant estre follie faire réserve de ce dont jamais l'on n'a

faute et que toujours on a en main, comme sont motz de gueule. (Ici, un grand passage rayé. À moins que tout un *rayon* de la bibliothèque n'ait été *bouffé* par les rats. Puis :) Mais tout finit par des onomatopées. Puis : je veulx disputer par signes seulement, sans parler, car les matières sont tant ardues que les parolles humaines ne seroient suffisantes à les expliquer à mon plaisir.

Le refus héroïque. (Ainsi le chien, dressé vaille que vaille, dont un ordre a brisé le formidable élan, il se détourne de la platée de saucisses fumantes et revient vers son maître en rampant, centimètre par centimètre, l'œil tout blanc.) Or un homme qui a faim mange tout, ses pantoufles elles-mêmes, s'il doit renoncer au reste.

Parfois, assis, à vouloir encore penser, sur une chaise au milieu de la pièce principale, la seule occupée par moi, des gouttes de pluie me tombent sur la tête et dans les yeux (le toit serait à refaire), m'obligeant à cligner drôlement des paupières. Passe encore. Passe encore, mais ne pas me laisser entendre que cet insignifiant filet d'eau, dû simplement à un mauvais état de la toiture (avec les années, des tuiles se seraient disjointes et la charpente aurait pourri çà et là), et ce serait déjà beaucoup dire, que cet insignifiant filet d'eau c'est le déluge, non.

Le goût du passé est goût de mort et de connaissance. J'ai longtemps habité sous de vastes portiques. (Parenthèse.) Le secret douloureux qui me faisait languir. (Citation.)

Dès le commencement, j'aspirais à la vie. Je traversai les sept sphères et dérobaï aux sept souverains le plus précieux de leur essence. Au terme du voyage, je vis avec ravissement mon image reflétée dans la boue liquide. Je m'en épris et m'unis à elle et la jouissance de mon corps fut sans limites, et je repoussai les sept messagers têtus avec de grands éclats de rire, et me perdis dans l'oubli, de la mémoire elle-même.

Il serait fatal d'y voir clair. Ce que j'entendrais alors et me laisserais entendre serait un murmure, mais distinct, comme éclairé de tous côtés par un soleil infini, et nous verrions d'un même œil le dedans et le dehors avec tant de précision microscopique que tout finirait par se ressembler et le simple murmure finirait par faire éclater tout point de matière identique et cet éclat ce serait nous, au diable alors le sens et le secret! Bien entendu, il serait curieusement nécessaire auparavant de faire le vide.

De l'une et l'autre extrémité du temps.

Bien entendu, faire le vide supposerait une encombrante plénitude, dont nous nous débarrasserions par divers procédés. Quels sont ces procédés, l'histoire ne le dit pas.

Mais venons-en au fait. Toute pensée qui procède par affirmation et négation de l'affirmation s'expose à voler en éclats au moment fatal où elle s'affirme comme pensée procédant par affirmation et négation de l'affirmation. C'est pourquoi je crois devoir commencer par le mystère de la nature humaine, car, en dernière analyse, tous nos problèmes

débouchent dans ce mystère. C'est pourquoi, car, en dernière analyse. Venue du mythe, retournant au mythe, toute ou presque toute l'histoire de la littérature européenne s'étire entre H. et T. Bien. Mais quel étrange développement de l'expression humaine puisque, apparemment, elle retourne à sa source mythique, comme on l'a dit et répété! N'est-ce pas comme un retour tardif au foyer? Et s'il en est ainsi, cela n'annonce-t-il pas le crépuscule qui précède la nuit? N'est-ce pas la courbe qui redescend dans l'enfance? Mais à ce sujet nous devons faire une remarque importante : il nous faut distinguer la fuite devant l'angoisse et la libération de l'angoisse, être calme et partir en toute humilité du ras du sol et même de sous le sol, car, un peu plus un peu moins, tout homme est suspendu aux récits, aux romans, qui lui révèlent la vérité multiple de la vie. Seuls ces récits, lus parfois dans les transes, le situent devant son destin. C'est pourquoi, en dernière analyse, tout revient à une histoire symbolique. Or, l'histoire primordiale *est* le secret. On dirait que cette histoire serait le secret, et que dans la présente histoire se raye le secret, l'identité phonétique s'impose, mais je ne crache pas sur les identités phonétiques qui s'imposent, ni ne leur jette la pierre.

Dans nos jeux, à peine avons-nous découvert un pauvre trésor d'enfant : il faut le montrer au Roi, il faut le montrer au Roi! Nous y reviendrons. Non, nous en sommes déjà revenus. (Laisser deviner la chronologie du texte. Nous aurons à y revenir.)

Après l'évocation du chaos, je ne résisterais pas à mon désir fou de l'organiser, décelable d'ailleurs pour le commentateur averti dans l'évocation elle-même du chaos.

Puis, comme si de rien n'était, retourner au chaos, et continuer à progresser de la sorte, en choisissant mieux mes mots cependant – non pas progression (je viens de *faire quatre heures* à l'instant, je suis enfin venu à bout d'un fromage de chèvre posé depuis si longtemps sur la même assiette que des morceaux de fromage durs comme tout y adhéraient si fort que je pensais qu'il me faudrait au bas mot le secours d'un burin pour les détacher, mais non, un peu d'eau claire a suffi, deux minutes après l'assiette était nette), non pas marche en avant avec idée de mieux, de progrès – et même, la mentalité primitive considère volontiers chaque instant de l'histoire comme moins heureux que le précédent – mais ce n'est pas du tout ce que je voulais dire –, non une avancée, une sortie qui percerait je ne sais quelles lignes successives comme autant d'obstacles et de pièges vers je ne sais quel but –, mais je ne sais quel renflement intempestif toujours plus volumineux, comme une bulle gonflée peu à peu aux limites de l'éclat et posée sur je ne sais quelle ligne dont elle n'affecte en rien la linéarité ni l'imaginaire progression et en contact avec elle en un seul point – pour user d'une image inexacte et provisoire, plutôt les vents qu'une défécation désirée pourtant, mieux dit, plutôt la simple douleur abdominale, le mal au ventre, quoi – plutôt l'éructation que le vomissement et le rire que le rot et l'irritation de la vessie que le jet de pisse nigaud et l'amour enfin, l'amour, que la ruée sans espoir des liquides séminaux, c'est pourquoi, en dernière analyse, lorsque, emporté par les

mots, je serai amené à parler de vents – et foireux – mais foireux ! – on ne peut plus foireux – une vraie giclée de *merde* – voilà le mot lâché pour la première fois, et plaise au ciel qu’il en soit ainsi de tous les mots autour desquels je tournerai ! –, ce ne sera qu’une image, rien qu’une image.

(« J’ai toujours aimé les petites bicoques qui, dès la porte poussée, vous accueillent avec le sourire de leur feu, les regards de leurs habitants et les parfums de leurs casseroles. Les longs corridors, qui sonnent faux comme un rire de femme, m’ôtent toute envie de voir les fumoirs ou les vérandas qu’on a greffés au bout de leur pylone. Vivent les histoires dans lesquelles on entre comme un couteau dans la chair ! »)

Pour introduire un peu de variété : le narrateur, à peine sorti du chaos, découvrirait, à demi ensevelies, des statues à demi détruites qu’il dégagerait de ses pauvres mains en les décrivant par le menu. Ou bien, il devrait lutter contre des monstres. (Ce que veulent dire statues et monstres.) Ou encore, la voix libérée par l’érosion pour ainsi dire de son corps de pierre, égarée soudain dans le vaste univers, cassée, tremblante, hachée comme par les angoisses spasmodiques de la mort – alors qu’auparavant, prisonnière, elle se refermait sur elle-même en un rassurant *ronron* continu –, soudain se mêle pour son plus grand espoir à d’autres voix qui naissent ici et là, faibles encore, mais, miracle, toutes se fondent en un murmure harmonieux qui s’élève, finies alors les peurs *menaçantes*, bien plus, leur juste participation au chœur éveille en elles un émoi inconnu, l’orifice par où elles s’échappent ne cesse de s’agrandir, elles s’enflent – mais leur effort pour s’en

arracher tout à fait est éternel. Conclusion : la voix du narrateur n'était-elle donc pas la première ? (À creuser.)

(Chaque histoire est développée depuis son origine, la question et l'objection sont exposées et littéralement secouées par les digressions que l'auteur introduit personnellement dans l'exposé. Des éléments accessoires auxquels personne ne penserait se trouvent d'abord mentionnés, puis qualifiés d'accessoires et écartés. L'interlocuteur se voit personnellement pris à partie. Tandis que l'histoire se condense à côté de lui, il subit un interrogatoire destiné à établir de quelconques rapports provisoires, il est questionné – naturellement sans résultat – avant même qu'on commence à lui raconter une histoire qui ne l'intéresse en rien. Les remarques glissées par l'interlocuteur ne sont pas reprises tout de suite, ce qui serait irritant, elles ne tardent certes pas à trouver leur place dans le cours du récit, mais au moment judicieux seulement, c'est là une manière de flatterie concrète qui entraîne l'interlocuteur au cœur de l'histoire, parce qu'elle lui donne tout particulièrement le droit d'être interlocuteur dans ce dialogue.)

L'époque des trésors et des secrets était depuis longtemps révolue. C'est pourquoi je crois devoir commencer par le mystère de la nature humaine. Une fable, imitée. (Ici, un passage supprimé.) Quête d'un être ou d'un objet qui est au centre de tout, qui donne son aspect et son développement à toutes choses, dont les conséquences sont maintes fois visibles pour le héros de l'aventure. L'image du cercle. Le retour en arrière. Quand nous nous aventurons dans le passé

en narrateur, nous goûtons à la mort et à la connaissance de la mort. De là notre plaisir et notre blême angoisse. Mais le plaisir l'emporte, et nous ne nions pas qu'il vient de la chair, car son objet représente le premier et le dernier mot de nos discours, de nos questions et de notre propos : ce qui est est à jamais, même si la tournure courante consiste à dire *ce fut*. De là. Car. La tournure. La maxime, le ton sentencieux. Leur force de conviction. Ainsi s'exprime le mythe, qui n'est que le vêtement du mystère. (Fête de la Narration, tu es l'habit de parade du mystère vital !)

(L'architecture, c'est ce qui reste de l'édifice, la pierre ôtée.) Refaire tout le trajet s'il le faut. Le narrateur étouffé par les mots. Une fiction dont les trous seraient comblés par des *mots sans suite*. Un récit dont la structure serait calquée sur le modèle ingestion-digestion-défécation. Bref. Énumération de trente-six modèles. L'énumération, le morcellement, défécation, défécation, causes, effets, les mots, calquons, défécations, *et cætera*.

On chasserait *le dernier*. (Sans autres précisions.) La cruauté de la chasse. Le dernier lutte avec l'énergie du désespoir. Même, à plusieurs reprises (cachette habile, possibilité de fuite réelle suggérée, pitié de la femme d'un chasseur dans l'appartement de qui il s'est réfugié), le lecteur conçoit de faux espoirs. Mais chaque épisode le rapproche de l'issue fatale, et pour finir on l'abat ignominieusement dans une étroite cour intérieure. « Maintenant, il va falloir nous en sortir seuls », dit à ses hommes le chef des chasseurs.

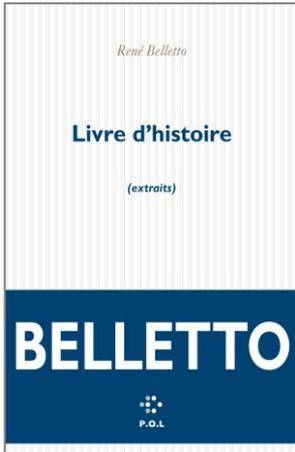
Prévoir un assez long passage sur les hommes et les œuvres. Il en serait fini des époques historiques où la mort trouve sens et valeur dans les fondements même de l'organisation sociale. L'écrivain et la vie publique de son temps. Je dois donc te parler, mais par énigmes. Car une appréhension de l'univers dans sa totalité comme œuvre d'art, tout au moins au sens goethéen (tiens, l'adjectif me revient. Mais retrouver le nom propre qui lui a donné naissance, il n'en serait toujours pas question), a l'ambition d'y parvenir, comprime dans la simultanéité d'un seul acte de connaissance tout le savoir de l'évolution infinie de l'humanité. Et c'est pourquoi il est aussi d'une nécessité tellement absolue que cette grande et nouvelle cosmogonie philosophique que J. (oublié) aspire à créer avec tous les moyens de la maîtrise du style et de l'architectonique, avec toute la vision qu'on peut avoir de l'essence des choses et toute l'ironie – il est tellement et absolument nécessaire que cette cosmogonie qui se déploie derrière U. (oublié, oublié) produise en dernière analyse un système platonicien – oui, platonicien –, une coupe du monde qui cependant n'est rien d'autre qu'une coupe du Moi, d'un Moi qui est à la fois le *Sum* et le *Cogito*, le Logos et la Vie, redevenus unité, redevenus une simultanéité, dans l'unité de laquelle on aperçoit la lueur de l'acte religieux en soi, tiens donc, les grands mots, tout de suite les grands mots. Mais ailleurs, je parle seulement du fond de l'inconscient de toute activité artistique, de tout grand art, où repose le désir de pouvoir redevenir mythique, de représenter encore une fois la totalité de l'univers, et ce désir avoisine déjà de façon inquiétante l'illusion. Ailleurs encore, alors là! Mais nous y reviendrons. Être calme, *et cætera*.

Me laisser entendre à voix basse qu'avant le début du livre, il y eut la vie. La locataire précédente. Elle me parlerait de succession, de reprise, comme cela se fait ordinairement. Un peu de peinture a débordé sur la vitre, là, au milieu de la porte. Depuis le temps, pas question de nettoyer. Mais vous pouvez coller bien aux dimensions une feuille de papier de couleur claire, ça dissimulera les taches tout en laissant passer le jour. La table, les deux chaises, vous pouvez les garder, elles ne me serviront pas là où je vais. Le réchaud aussi. En grattant bien le dessus, on doit le ravoir. Le lustre de la grande pièce, au point où il en est, si on le décroche tout va s'écrouler, j'aime autant vous le laisser. Et puis gardez ça, et ça, et encore ça, et, conclut-elle, tout bien réfléchi, si vous voulez me garder aussi... Elle serait ma compagne des premiers jours. Premier amour. Des moyens de l'éliminer par la suite. (La profondeur pesante de chaque mot.) Car, dans l'histoire, elle devra être éliminée.

Un matin, je me suis réveillé j'avais des fourmis par tout le corps. J'ai vu un médecin. Il était con, ce médecin. Je me couche à point d'heure et je me lève pareil, en tout cas guère plus tôt que de coutume, ça dépend du jeu subtil des solstices et des équinoxes. (Il faudra me souvenir de certaines choses pour savoir à la fin ce que j'ai voulu dire.) (Me souvenir, savoir, dire.) (On fera mieux à l'heure du trépas.) Chaque chose en son temps, tel est le meilleur chemin vers la simultanéité tant désirée, dont plus tard nous nous gausserons. Dont nous nous gaussons. La vérité, c'est d'abord cette évidence qui ne per-

Achévé d'imprimer en octobre 2011
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2244
N° d'édition : 233148
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : novembre 2011

Imprimé en France



René Belletto
Livre d'histoire

Cette édition électronique du livre
Livre d'histoire de RENÉ BELLETTO
a été réalisée le 29 décembre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 2011
par les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818014547 - Numéro d'édition : 233148).
Code Sodis : N50441-4 - ISBN : 9782818014561
Numéro d'édition : 236237.